

récit. Elle s'espasçait de plus en plus depuis la séparation, cependant elles contenaient toujours l'expression d'une vive tendresse et, dans chacune d'elles, une fidélité éternelle était jurée à Julienne.

L'impression qu'éprouva M. de Berlerault à cette lecture fut assez bizarre. La jalousie, suscitée en lui par la vue de ce portrait, s'était graduellement dissipée, comme le brouillard d'automne aux rayons du soleil. Ces témoignages irrécusables d'une passion non moins grande que la sienne, dont avait été l'objet la femme qu'il adorait, auraient dû au contraire, semblait-il, l'exciter davantage. En effet, ils prouvaient non-seulement que Julienne avait été aimée par un autre, ce qui ne pouvait lui être imputé à crime, mais encore, et c'était le pire, qu'elle n'avait pas été tout à fait insensible aux soupirs de son poursuivant. Il est vrai que sa sagesse pleine de loyauté ressortait avec évidence. Ce fut sans doute ce qui influa surtout sur M. de Berlerault. Ce n'était plus le même homme lorsque, se rendant à l'invitation de la jeune veuve, il lui reporta le coffret. Ses principales inquiétudes avaient disparu ; il était allègre et dispos, ouvert à une espérance irréflectie, mais si puissante qu'elle dominait sa préoccupation ; rien ne la justifiait cependant. Que dire, si ce n'est que nos impressions ne nous appartiennent pas plus que nos sentiments ?

Immédiatement introduit auprès de madame Simon, il la trouva occupée de Sabine. Ce n'était pas étonnant si la fillette ne regrettait pas Carina et adorait sa nouvelle institutrice : la leçon se passait entre un pot de confitures et une pile de biscuits. Nous ne prendrions pas sur nous d'affirmer que ce fût la leçon que Sabine s'assimilât le mieux. Julienne était calme. Des souffrances qu'elle avait accusées, il ne subsistait aucune trace ; jamais elle n'avait été plus fraîche et plus jolie. Ce n'est pas dans cet état que la maladie nous laisse d'ordinaire. A dire vrai, en dépit de son espérance, M. de Berlerault était si ému en l'abordant, qu'il tremblait. Elle, qui avait comme toujours le sourire aux lèvres, lui tendit la main, mais redevint sérieuse. Elle eut la présence d'esprit d'éloigner Sabine des confitures, en l'envoyant au jardin sous le regard vigilant d'Agarithe, et elle emmena M. de Berlerault dans l'atelier.

—Vous avez lu ? dit elle.

Il fit un signe affirmatif.

—Ce portrait, reprit madame Simon, je ne sais comment il est arrivé entre les mains de Carina. Il n'était pas, j'en suis certaine, dans la musique que je lui avais prêtée. D'elle, je puis tout croire, et je suppose qu'elle l'aura volé. Où, et quand ? c'est ce que j'ignore... Je lui pardonne bien volontiers sa perfidie, dont je ne suis